

LIVRE VII

LOUIS XV — LA RÉVOLUTION

1715-1848

I. Excepté le roi d'Espagne Philippe V et le jeune Louis XV, Louis XIV ne laissait point d'héritiers légitimes. Mais à côté de cette branche directe, qui menaçait de s'éteindre, subsistait celle de son frère le duc d'Orléans, naturellement destinée à succéder à la première à l'exclusion de Philippe V, qui avait renoncé au trône de France. Gros, lourd, sensuel, incapable d'ambition et d'activité, le second d'Orléans avait été comme les autres princes du sang tenu à l'écart par la méfiance de son oncle. Pendant la dernière guerre, il avait été accusé de convoiter la couronne d'Espagne, choix qui, en ménageant davantage les susceptibilités de l'Europe, eût été, comme celui du prince de Conti en Pologne, d'une bonne et sage politique, mais dont la pensée seule passa pour un crime de lèse-majesté. Par ses disgrâces non moins que par sa position, le duc devint naturellement le centre des mécontents, dont le nombre allait chaque jour grossissant. Jeunesse licencieuse, nobles humiliés, amis de Fénelon, tout le monde se rattachait à lui. Ce fut assez pour que le roi l'exclût de

la régence, comptant vainement commander encore à la France du fond de sa tombe.

II. Louis XIV mort, M^{me} de Maintenon disparue, le courage vint à chacun de crier à la tyrannie et d'insulter l'idole de la veille. Dernier reste de la volonté du roi, son testament fut cassé par le parlement; la régence fut rendue au duc d'Orléans (1715), et les magistrats de reprendre le droit de remontrances, les villes leurs libertés municipales, les courtisans leurs plaisirs, les cœurs généreux leurs vieilles espérances. Mais le bon duc de Bourgogne et son aimable précepteur n'étaient plus, et, eussent-ils vécu, que seraient devenus leurs beaux rêves pour le bonheur des peuples? La liberté et la vertu se décrètent-elles jamais? Au pouvoir s'installent deux personnages bien différents, le voluptueux d'Orléans, avec son valet-précepteur Dubois, plus heureux que Fénelon, et à la mitre souillée de Cambrai joignant bientôt la pourpre de cardinal. Vainement les gens de bien essayent de combattre auprès du régent la pernicieuse influence de ce misérable. Ils purent bientôt mesurer l'abîme où la

d'échapper par la fuite à la rage populaire. Il refusa de diriger les finances de la Russie, et mourut pauvre.

IX. Cependant il fallut liquider. Une compagnie demeura chargée du commerce des colonies, et les billets furent changés en quarante millions de nouvelles rentes sur l'État, le tout valant à peine un milliard. Qu'étaient devenus les sept autres milliards? Des mains de ceux qui avaient lâché la proie pour l'ombre ils étaient passés aux mains des heureux ou des habiles, et de là avaient disparu dans le gouffre stérile du luxe ou accru la puissance de quelques financiers. L'argent parti, restaient les habitudes de dépenses et de plaisirs, bals masqués, maisons de jeux, petits théâtres, toutes inventions du nouveau siècle qui de Paris rayonnaient en province. Aux cabarets succèdent les cafés, où d'abord les grands et les gens de lettres, puis les bourgeois et les ouvriers viendront savourer l'agitation fébrile et la torpeur malade du café et du tabac. Ainsi la France devient de plus en plus tributaire du monde nouveau, qu'elle n'a su ni conquérir ni coloniser, et là se bornent pour elle les fruits de la traite des nègres, dont elle dispute encore le monopole à l'Angleterre.

X. Quant aux essais de réforme de la régence, ils avaient disparu dans cette tempête. Où la liberté serait-elle plus mal que chez des gens affamés d'or et de plaisirs? Pour avoir voulu résister au système de Law et à l'altération des monnaies, le parlement subit de nouveaux lits de justice. Par suite du besoin d'argent, les offices municipaux furent remis en vente. Dubois avec quelques libertins régnait en maître absolu, prenait le titre de principal ministre et parlait de devenir pape (1722). L'œil a besoin de se détourner de ce pouvoir honteux. Heureusement, de même qu'après les misères du règne de Louis XIV les provinces renfermaient encore des richesses que son despotisme n'avait pu atteindre, de même gardaient-elles encore des trésors de vertus cachées, à l'abri du souffle corrompateur d'en haut. A Reims, le bienheureux J.-B. de la Salle fonde les frères des Écoles chrétiennes, pour donner gratuite-

ment aux pauvres la sagesse avec la science. Dégoûté d'une cour qui reste sourde à son éloquence, Massillon charme Clermont par ses douces vertus. Le Midi tout entier écoute dans la stupeur un nouveau Vincent Ferrier, l'ardent père Bridaine, et enfin, si la peste désole la Provence, comme au temps de la peste noire, prêtres et religieuses, ayant à leur tête le cardinal Belzunce, se dévouent aux malades.

XI. Sur ces entrefaites, Dubois meurt subitement, et sans pénitence, d'un abcès intérieur; son prince, d'une apoplexie foudroyante (1723). La famille d'Orléans rentra dans l'ombre. Louis XV, majeur, arrive au pouvoir avec son vieux précepteur, l'honnête et froid cardinal Fleury. La cour quitte Paris pour retourner au palais et aux grands souvenirs de Versailles. Le roi épouse une vertueuse princesse, formée à l'école du malheur, Marie Leczinska, fille du roi déchu de Pologne (1725). De jeunes souverains, un ministre sérieux, il semble qu'il y ait de quoi espérer. La multitude saisit cette lueur avec empressement, et, s'obstinant à attendre d'en haut la guérison de ses maux, voue au nouveau roi une affection qu'aucune déception ne découragera, et qui lui vaudra le surnom de Bien-Aimé.

XII. Cette confiance excessive dans le pouvoir était à elle seule une preuve de la misère du temps. Le règne de Louis XIV n'avait-il pas assez montré qu'impuissant à combattre les passions contemporaines, le plus grand souverain n'est fort qu'en les flattant? Le doux et faible Louis XV n'était-il pas encore moins fait qu'un autre pour lutter contre le torrent? En effet, les nobles avaient quitté leurs terres pour les ruineuses fêtes de la cour, et laissaient aux officiers du roi le soin d'entretenir leurs routes, de juger leurs vassaux et de secourir leurs pauvres; les bourgeois préféraient aux soins des affaires quelque fonction publique les exemptant de la taille, et leur assurant un revenu facile. Au milieu de l'incurie et de l'oisiveté générale, la société se nivelait chaque jour davantage par l'abaissement des grands beaucoup plus que par l'élévation des petits. Les

antiques maisons, usées par le vice, n'étaient point remplacées. S'il surgissait quelque homme marquant, c'était encore plus qu'au siècle précédent du sein de la classe populaire, et parmi ces parvenus d'un jour bien peu réalisaient l'œuvre de patience, de vertu, d'économie qui consiste à fonder une famille. Leur passion dominante, c'était l'argent acquis sans travail, par emprunt ou par spéculation.

XIII. Le clergé lui-même, faisant trêve aux grandes controverses, jouissait tranquillement de ses revenus. Rome, où n'affluaient plus les aumônes de la chrétienté, vivait en aliénant le produit de ses impôts. Les papes, sortis de familles nouvelles, qu'ils songeaient trop souvent à enrichir, et préoccupés outre mesure de questions financières, cherchaient la paix à tout prix, et n'avaient pas osé refuser la pourpre à Dubois. La matière envahit les arts. Dans toute l'Europe les fresques du moyen âge sont couvertes de badigeon : des ornements barbares souillent les portiques de Saint-Gervais, de Saint-Eustache et jusqu'au chœur de Notre-Dame. Les peintres consacrent leurs pinceaux à de vulgaires amours. La musique, adoptant le nouveau genre italien, ne fait plus attention aux paroles qu'elle interprète, et porte ses efforts sur la perfection toute sensuelle de l'harmonie. Partout aux Romains de Corneille et aux Grecs de Racine succèdent de vulgaires bergers, et, dans les lettres comme dans les mœurs, le chevaleresque idéal espagnol fait place au plus grossier cynisme.

XIV. Même dévergondage en philosophie, où l'incrédulité règne sans partage, et déverse un mépris effronté sur tout ce qui fut l'objet de l'amour et du respect des hommes. Là encore l'Angleterre triomphe et donne le ton. Forte de sa prospérité et de sa constitution libre, qu'elle ne doit pourtant qu'aux traditions chrétiennes du travail et des vertus de famille, elle semble prendre à tâche de pervertir les autres pour rester seule puissante. Formé à son école, un magistrat studieux et calme, le président de Montesquieu, se fait recevoir à l'Académie pour ses *Lettres persanes*, critique mordante des choses les

plus saintes. Il oublie que la foi catholique, et à sa suite la liberté, le commerce et les arts ont fleuri depuis le fond de l'Italie jusqu'aux plages glacées du Nord, et il érige en système, dans son *Esprit des lois*, l'influence exclusive des climats sur les institutions et sur la religion des peuples. Aussi aveugle en politique que Law en finances, il s'imagine, erreur fatale, que la liberté des peuples tient non à la valeur morale, mais à la chimérique recette de la balance des pouvoirs.

XV. Toutefois ces doctes théories étaient encore trop sérieuses. Le héros, le favori, le digne représentant du public d'alors, c'était le jeune Voltaire, ingrat élève des jésuites et du xviii^e siècle, spirituel et fécond écrivain, qui pendant plus de cinquante ans inonda le monde de ses productions. Sorti de la petite bourgeoisie, distingué à treize ans par une femme tristement célèbre, dressé par de frivoles épicuriens, il chercha de bonne heure à combler à force d'adresse, de complaisance et de facilité de mœurs, la distance qui le séparait des grands. Une sévère leçon acheva de l'assouplir : il fut mis à la Bastille pour avoir voulu se venger d'un Rohan qui l'avait bâtonné. Il y apprit à ne plus se servir que des armes de l'esprit, et à les tourner de préférence contre des ennemis moins puissants. Flattant les mauvais instincts du siècle, il déchargea toute sa haine sur l'Église et sur ses prêtres. Il affermit son incrédulité en Angleterre, d'où il revint philosophe sans croyances et habile financier. Pendant que sa fortune, commencée dans la banque de Law, se grossissait à petit bruit dans les fournitures militaires, en littérature il abordait à la fois tous les genres, se faisait historien, politique, tragédien, aspirait même à la gloire épique, et choisissait pour sujet les tristes guerres de religion, pour héros le sceptique Henri IV, tandis que dans son infâme *Pucelle* il bafouait et souillait le vrai sujet d'épopée nationale, la chaste et infortunée Jeanne d'Arc. Pour compléter son arsenal d'impiétés, il opposa aux grandes vues historiques de Bossuet l'*Essai sur les mœurs* et l'*Histoire des peuples d'Asie*, absurde sys-

France avait continué de descendre depuis le jour où elle avait applaudi avec Molière les honteuses faiblesses de son prince.

III. La conversion de Louis XIV avait comprimé le mal sans le guérir, et, tandis que la cour prenait un air de dévotion digne de Tartufe, sous ces dehors trompeurs avait couvé une soif d'or et de plaisirs de plus en plus vile, impudente, effrontée. Le régent et son ministre étaient en tout point dignes de leur temps. Des galeries de Versailles, où l'ombre du grand roi eût fait peur à ces cyniques et sacrilèges comédiens, ils viennent au Palais-Royal, centre de Paris et théâtre plus commode de leurs plaisirs vulgaires. C'est là qu'au milieu d'orgies perpétuelles se décident les nouvelles destinées de la France. Là les plans de Louis XIV pour la grandeur de la patrie ne sont pas plus épargnés que la piété de ses vieux jours. Là ses mortels ennemis les Anglais sont les bienvenus : assurés des bonnes grâces de Dubois, ils achètent l'abandon de la marine et des travaux de Mardick, et menacent dans son premier essor cette Espagne si chèrement conquise à l'alliance de la France. Si Louis XIV mourait, avec les forces d'un peuple rajeuni le petit-fils de Louis XIV pourrait bien disputer le trône au duc d'Orléans; peut-être même convoite-t-il déjà la régence. C'est en évoquant ces chimères que les Anglais entraînent le régent à la guerre, et peuvent impunément détruire à Syracuse la flotte espagnole, incendier des arsenaux à grand'peine sortis de leurs ruines et conquérir Minorque, nouveau Gibraltar dans la Méditerranée. Une armée française les aida à piller et à brûler, et, qui le croirait? cette armée était commandée par un fils des Stuarts, le maréchal Berwick.

IV. La France ne sentit ni la honte de cette alliance, ni le coup porté à sa marine. Pressée de renier les fautes de Louis XIV, dont elle n'était plus même capable de comprendre la grandeur, et désireuse d'imiter les dieux du jour, les Anglais, elle était tout entière au charme d'une gigantesque affaire de finances. A l'exemple de la Hollande, l'Angleterre s'était enrichie par son âpre commerce, par son industrie persévérante et par la domination

des mers. Au lieu de dépenser ses économies en objets d'art ou de luxe, elle les consacrait à vaincre la rigueur de son climat, à améliorer ses champs, à perfectionner ses races de chevaux, de bœufs, de moutons, et elle les enfouissait avec une louable persévérance dans un sol qui les lui rendait avec usure. Depuis Élisabeth la population avait triplé; la production des terres s'était accrue encore plus rapidement; au lieu d'acheter comme autrefois du blé à l'étranger, il y en avait à revendre. Le voisinage de cette magnifique agriculture, rivalisant avec un commerce non moins riche, exerçait sur la France la même séduction que jadis la vue de la belle Italie. Le pays enthousiaste et prodigue, qui avait dissipé les ressources amassées par Henri IV et par Richelieu, se passionnait maintenant pour la sagesse financière de ses ennemis, maudissait le roi qui l'avait laissé chargé de dettes, et s'en prenait à lui de ses misères aussi follement qu'il avait mis en lui l'espoir de sa prospérité. La soif de l'argent consumait et les nobles ruinés qu'aucune pension ne rassasiait, et ces bourgeois grandissant depuis des siècles, qui achetaient tous les fiefs et toutes les magistratures. Les fangeux plaisirs de la régence ne coûtaient pas moins cher que le luxe de Versailles. Les besoins et la cupidité allaient croissant.

V. A son début, le régent, suivant l'usage, avait fait une demi-banqueroute, puis ouvert avec tout l'appareil des tortures antiques une chambre ardente contre les traitants. C'était un vieux moyen de les épouvanter et de leur faire rendre les bénéfices excessifs d'un règne achevé : il ne devait pas rapporter moins de deux cents millions. Mais d'Orléans était si bon prince, ses amis et les dames de la cour étaient si faciles à acheter, que moyennant quelques cadeaux les restitutions se réduisirent des trois quarts. Le reste fut bientôt regagné par des gens dont on avait toujours besoin. Restaient deux milliards de dettes. Quel homme que l'alchimiste nouveau qui saurait combler ce gouffre béant! Un banquier écossais vint s'offrir (1716). Son secret résidait dans une idée, dans un mot, le crédit. Le crédit avait enrichi Genève, la Hollande

et l'Angleterre. C'était le secret de la richesse, dérobé par Calvin aux Juifs du moyen âge. A tort l'Église en avait longtemps privé ses enfants; à tort le grand Bossuet avait écrit contre l'usure en même temps que contre le théâtre. Au lieu de proscrire le crédit, il ne fallait que le développer. Au lieu d'emprunter au jour le jour à des taux ruineux de quoi faire vivre l'État, il fallait, par un appel universel aux capitaux enfouis, trouver à la fois de quoi payer ses dettes et mettre son commerce, sa marine et ses colonies sur un pied formidable.

VI. Ressuscitant la défunte compagnie des Indes, Law promet de gros bénéfices, des entreprises merveilleuses, et par cet appât attira l'argent, qui jusque-là se plaçait honnêtement en fonds de terre ou en petit négoce. La France était encore plus riche qu'on ne le pensait. Avec un engouement qui s'est reproduit plus tard, et qui, malgré de nombreux sinistres, a fini par entrer dans ses mœurs, elle se rua sur cinq cent mille actions de cinq cents francs, dont le prix s'éleva rapidement bien au delà de dix mille francs. Ainsi en peu de temps plus de cinq milliards vinrent s'abattre, soit entre les mains de Law, soit entre celles des courtisans, des princes, des femmes qui avaient obtenu les premières actions. En même temps la monnaie d'argent fut habilement discréditée et remplacée par des billets de cette banque féérique, qui promettait de les échanger au gré des détenteurs. Par ce moyen trois autres milliards vinrent bonnement se livrer contre du papier. En un clin d'œil les dettes de l'État avaient été payées. Des avances considérables stimulaient le commerce et la colonisation. Tout le monde se croyait riche, réalisait des bénéfices fabuleux par la hausse des actions, et déployait un luxe effrayant. A des biens laborieusement acquis succédaient des fortunes d'un jour : des laquais étaient devenus millionnaires. En présence de ces trésors factices, le taux de l'intérêt tombait au-dessous de trois pour cent, le prix des terres doublait ou triplait, et le pouvoir avait tout d'un coup entre les mains plus de ressources que n'y en devaient accumuler

un jour les progrès de la centralisation moderne.

VII. Les idées des Anglais avaient si bien réussi en France, qu'eux-mêmes, attirés par la soif du gain, désertaient leurs solides affaires pour risquer leur or à Paris. Effrayé, leur gouvernement se hâta de miner ce gigantesque mais fragile édifice. Il ne fallait qu'un grain de sable pour le renverser. En effet, le crédit, disposant à l'avance des ressources et des bénéfices futurs, et leur donnant une existence fictive, avait bien pu développer les entreprises des négociants sages, froids, économes, dont l'avenir était sûr, les gains immanquables. Mais, s'il avait accru la puissance des juifs et des protestants, il cachait d'immenses périls pour un peuple joueur, aventureux, de tout temps victime des usuriers, aimant mieux risquer son avoir sur des chimères que de l'augmenter à la sueur de son front, heureux de pouvoir dissiper l'avenir comme le présent. Créant aux uns la facilité de s'enrichir, aux autres celle de se ruiner plus vite, favorisant le travail et la prodigalité, donnant à la roue de la fortune une irrésistible impulsion, il ne justifiait que trop les craintes de l'Église, et une catastrophe mémorable allait montrer le revers de cette enivrante mais courte prospérité.

VIII. Du jour où le doute entra dans les esprits, la panique fut encore plus prompte que l'engouement. Les plus avides à la curée, les princes du sang et les grands furent aussi les premiers à vendre leurs actions, à échanger leurs billets. Chacun suivit leur exemple. Après les fortunes subites vinrent les ruines, les suicides, les luttes désespérées et sanglantes aux portes de la banque, où les forts de la halle arrivaient sur les cadavres des faibles. Vainement cours forcé est donné aux billets; vainement pour les relever la monnaie d'argent est falsifiée. Aucune puissance humaine ne peut arrêter cette crise, et l'action, qui valait naguère près de vingt mille francs, tombe à un louis; le billet devient presque sans valeur. Abandonné de tout le monde, victime des folies qu'il avait déchaînées sans le savoir, Law n'eut que le temps